

Éliane Pamart

« La science permet de s'en passer * »...

Tels sont les propos d'une mère qui s'empresse de devancer mes questions concernant sa fille de trois ans qu'elle amène en consultation pour des cauchemars. Ainsi croit-elle expliquer l'absence du père, cherchant à épargner à sa fille un questionnement le concernant. En effet, cette femme a fait le choix d'avoir un enfant sans la présence d'un homme dans sa vie. Elle se dit scientifique, fait de la recherche et s'est donc adressée à un autre pays européen pour assumer une IAD (insémination artificielle avec donneur). Comme les autres membres de sa fratrie, elle tenait à avoir un enfant, créer son propre foyer, même si elle avait fait le choix de vivre seule après plusieurs relations amoureuses.

De son côté, la petite fille me dira fièrement et d'emblée en l'absence de sa mère qu'elle est née « avec les paillettes que maman est allée chercher dans un autre pays ». Ajoutons que les cauchemars se résumaient à sa « peur de mourir » à la suite de sa première journée passée au centre aéré et cesseront dès les premières séances. Outre le fait qu'il ait eu une attitude ambiguë avec les jeunes enfants, un animateur avait proposé un jeu avec un bouchon qui l'avait terrorisée. Ce jeu lui rappelait une scène traumatique où un bébé s'était étouffé en avalant un morceau de bouchon à l'insu des adultes lors d'un repas de famille. Il avait été sauvé *in extremis* par un acte d'urgence pratiqué par l'un des convives, laissant un souvenir terrifiant à cette petite fille.

Cette mère précisera que d'être seule complique un peu les choses matériellement mais qu'elle a fait ce choix, celui de la science... Effectivement, son vœu d'enfant était suffisamment déterminé pour qu'elle emprunte les nouveaux circuits de la maternité tels que notre monde contemporain le propose aujourd'hui. Dans son discours on ne relève aucune revendication ou déception, mais bien plutôt un désir, une évidence pour avoir un enfant sans s'encombrer du symptôme de l'autre sexe.

Elle fait confiance à la science, à laquelle elle croit suffisamment pour y consacrer sa vie professionnelle après de longues études. Clin d'œil

à Freud, qui en 1932 faisait appel à la science pour en dire plus sur la féminité, sans imaginer qu'elle permettrait aux femmes d'accéder à la maternité sans en passer par un homme...

Ainsi, le père de la psychanalyse avouait que la jouissance féminine qu'il nommait « le continent noir » lui échappait, comme il en témoigne dans le texte « La féminité », faisant appel aux poètes et aux scientifiques. Il écrit : « Si vous voulez en savoir plus sur la féminité, interrogez vos propres expériences de la vie, ou adressez-vous aux poètes, ou bien attendez que la science puisse vous donner des renseignements plus approfondis et plus cohérents ¹. »

Voilà ce sur quoi butait Freud, sans jamais trouver d'issue à ce « continent noir ». Il concluait que le roc de la castration restait l'étape ultime de l'analyse des femmes, les condamnant à une revendication sans limite, alors que les hommes se confrontaient à la protestation virile, si l'on s'en tient à son texte « Analyse avec fin et analyse sans fin » de 1937.

« L'Œdipe ne tient plus l'affiche »

Lacan quant à lui prendra le contre-pied de Freud dès 1960 dans le texte « Subversion du sujet et dialectique du désir », où il annonce que l'Œdipe ne tient plus l'affiche, il écrit : « Faudra-t-il que nous soyons rejoints par la pratique qui prendra peut-être en un temps force d'usage, d'inséminer artificiellement les femmes qui sont en rupture du ban phallique, avec le sperme d'un grand homme, pour tirer de nous sur la fonction paternelle un verdict ² ? »

Il me semble qu'en cette fin de phrase Lacan nous prépare à une nouvelle élaboration du Nom-du-Père, qu'il avait déjà amené du côté du signifiant avec le mathème de sa métaphore paternelle. En effet, au désir de la mère, écrit DM, il substituait le Nom-du-Père et le Phallus.

Quand il écrit « pour tirer de nous sur la fonction paternelle un verdict », ne met-il pas en cause la fonction paternelle sur ce versant imaginaire que précisément l'Œdipe maintenait à l'affiche, faisant valoir un autre aspect de ce père, qui, de fait, disparaît du circuit avec ces inséminations artificielles ? C'est lui qui jette un verdict sur cette fonction paternelle. Il anticipe sur notre monde contemporain avec cette nouvelle version qui correspond au père de la fin de son enseignement lorsqu'il énonce que « le père, c'est celui qui nomme ³ » ou encore « c'est le père comme nommant ⁴ » tel qu'il nous le présente dans le séminaire *Le Sinthome*.

Dans ses « Notes à Jenny Aubry », de 1969, soit neuf ans plus tard, il souligne d'emblée que « la fonction de résidu que soutient (et du même

coup maintient) la famille conjugale dans l'évolution des sociétés, met en valeur l'irréductible d'une transmission – qui est d'un autre ordre que celle de la vie selon les satisfactions des besoins – mais qui est d'une constitution subjective, impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme. C'est d'après une telle nécessité que se jugent les fonctions de la mère et du père. De la mère : en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé [...] Du père : en tant que son nom est le vecteur d'une incarnation de la Loi du désir⁵ ».

Lacan souligne ici la fonction de résidu du couple comme mise en valeur de « l'irréductible d'une transmission », essentielle pour « la constitution subjective » de l'enfant soutenue par un désir non anonyme. Si Lacan avait mis l'accent jusqu'à ce texte sur le signifiant du Nom-du-Père, il entrevoit ici l'existence d'un dire comme transmission d'un « désir non anonyme », dont l'enfant pourra se saisir pour établir sa constitution subjective, autrement dit, son entrée dans la chaîne signifiante.

Colette Soler soulignait l'année dernière dans son séminaire : « Lacan réduit le père à n'être qu'ex-sistence de dire, de dire comme acte, ex-sistence tierce par rapport au couple primaire de l'enfant et de la mère⁶. » N'est-ce pas ce que vient illustrer cette petite fille avec l'énoncé : « Je suis née avec les paillettes que ma maman est allée chercher dans un autre pays » ? L'autre pays ferait-il tiers ? Ce tiers phallique qui soutient la mère, qui ouvre le désir, l'oriente, désir d'un Autre qui invite aux voyages et nourrit l'imagination, n'est-ce pas l'illustration d'un dit qui fait acte ? Ce père d'un autre pays, qui n'a aucune représentation mais qui lui souffle la vie, l'amène à dessiner, à interpréter un destin de « princesse avec une robe d'un pays multicolore » comme le reflet de ces paillettes qui lui assurent son assise phallique, son identité de petite fille.

Si l'on se réfère à la lecture de la conférence de Genève, Lacan fait allusion à ce père qui nomme, comme Dieu utilise l'homme pour nommer les animaux qu'il aurait créés, et il ajoute que c'est la femme qui invente le langage en s'adressant au serpent. C'est l'Ève, « la mère des vivants », qui parle avec le serpent, qui prend langue comme on disait autrefois en s'appuyant sur le phallus, ce qui lui fait dire que la femme y a intérêt, « le phallogentrisme étant sa meilleure garantie⁷ ».

D'une certaine manière, cette femme, mère de notre petite fille aux paillettes, a bien parlé avec des médecins de cet autre pays et dont le caducée n'est autre qu'un serpent enroulé autour d'un bâton... Si cette femme peut se passer du père biologiquement, elle n'en est pas moins désirante, s'adressant à l'Autre médical ou scientifique en l'occasion, prenant appui

sur cet Autre du désir pour réaliser son vœu d'enfant, et la petite fille ne manque pas d'interpréter ses dires, qu'elle reprend à sa guise dans son discours où son inconscient lui fabrique un destin.

Femmes en rupture du ban phallique

Revenons à Lacan qui, après avoir dégagé dans ce texte de 1960 le père de sa représentation œdipienne où Freud l'avait enraciné, affirme en 1972 dans « L'étourdit », soit quelques années plus tard, qu'à la différence de Freud, « il ne fait pas aux femmes obligation d'auner au chaussoir de la castration⁸ ».

Ce texte est contemporain d'*Encore*, où il élabore son schéma de la sexuation, faisant valoir pour les femmes une autre jouissance qui ne les fait pas toutes phalliques. Autrement dit, avec cette jouissance supplémentaire qu'il leur reconnaît, il convient qu'elles peuvent également choisir de se soustraire à la jouissance polymorphe des hommes. Il s'agit d'une révolution par rapport à tout ce qui a pu se dire des femmes dans l'histoire, sur le plan tant médical que sociologique et psychanalytique. Il me semble qu'il faille prendre la mesure de ce tournant chez Lacan, qui voyait déjà se profiler notre présent.

Il y a donc bien eu un renversement, un changement dans le discours, « une conversion sexuelle » comme le soulignait Claude Léger dans l'introduction de ces journées. D'une part, une femme peut se passer d'un homme pour donner la vie, la science venant le pallier avec zèle, et d'autre part, elle peut s'en passer pour sa jouissance, c'est-à-dire qu'elle acquiert son autonomie subjective, après avoir conquis son indépendance financière et professionnelle au siècle dernier.

Si nous assistons à l'ère où l'IAD vient faire force d'usage bien qu'elle soit encore réservée à une minorité, simultanément l'homme/père est relégué au fond du jardin avec les vieux outils qui feront merveille dans une prochaine brocante pour les générations futures. Toutefois, il y a des accessoires qui gardent leur charme, comme le souligne Lacan dans *L'Envers de la psychanalyse...* à propos du père, qu'il compare précisément aux vieux combattants, anciens géniteurs de la mère, et qui le reste pour la vie. Il y a comme un parfum nostalgique de ce père idéalisé avec ses médailles, aussi fantasmé soit-il dans la névrose, puisqu'il ne s'agit pas moins que du père mort.

Paradoxe donc, d'un côté la science libère les femmes de cette obligation d'en passer par la dépendance des hommes, et d'un autre côté elles se réfèrent à l'amour du père, car si elles sont brillantes dans leur vie sociale

et professionnelle, l'amour fait souvent grise mine dans leur horizon où la conquête phallique se fait au détriment des rencontres amoureuses.

Contrairement aux générations précédentes, les femmes s'autorisent à ne plus se prêter au fantasme de l'autre sexe. C'est-à-dire ne plus feindre par la mascarade de s'en faire le symptôme, ce qui les cantonnait traditionnellement à rester l'objet de jouissance de leur partenaire pour l'assurer de son identité d'homme, soit de sa virilité, de son narcissisme qui se prolongeait à travers sa progéniture.

À cela s'ajoutent les progrès de la science, avec le docteur Frydman, « père » d'Amandine, premier bébé-éprouvette en France, qui milite pour assurer aux femmes l'autonomie dans le choix de leur reproduction, que celle-ci soit différée ou non au-delà de leur horloge biologique, la ménopause en étant le point de butée. Il poursuit son combat pour obtenir le droit à la congélation des ovocytes en France, comme cela se fait déjà chez certains voisins européens, afin que les femmes puissent choisir le moment opportun pour donner la vie, après avoir obtenu en 1976 le droit à l'avortement et à la contraception. Peut-être faut-il concevoir un gain de temps à mettre au compte du capitalisme puisque ces femmes sont en général très actives et productives sur le plan tant économique que professionnel.

De la conversion sexuelle à la conversion politique

La science, produit allié du capitalisme, vient une fois de plus déliter le lien social en libérant les femmes de leur dépendance des hommes tout en les protégeant du ravage éventuel du lien amoureux, mais en renforçant assurément leur solitude.

La fracture sociale s'accroît, entre celles qui ont accès à cette libération de la contrainte du ban phallique et celles qui ne peuvent s'en passer. Celles-ci deviennent les cibles des revendications des hommes en manque de femmes, ou de symptômes susceptibles d'assouvir leur jouissance perverse polymorphe, justifiant leur mépris, ce qui révèle un machisme toujours présent.

Dans cette perspective, femmes et hommes se retrouvent bien seuls mais sûrement pas avec les mêmes conséquences. De fait, la remarque de Lacan qui fait du « sexe mâle le sexe faible au regard de la perversion ⁹ » se voit vérifiée, et pourrait bien se solder par une ségrégation d'autant plus affirmée entre les sexes et les classes sociales.

En effet, à l'impossible existence du rapport sexuel, ce réel le mieux partagé par les deux sexes, pourrait se superposer l'impossible rencontre de son symptôme que constitue une femme pour un homme.

Ainsi, là où Freud considérerait les femmes sous la domination des hommes comme la pente naturelle à l'épanouissement de leur féminité, *via* la maternité, les voici dégagées de cette obligation justifiée par la reproduction de l'espèce, sans pour autant être privées de la venue d'un enfant dans leur vie.

Peut-être que ce plus-de-jouir conquis par les femmes *via* la science creusera davantage les sillons d'une haine sexiste. En témoignent les diverses étapes de chaque civilisation qui s'entendent aux côtés des religions à leur barrer la route du savoir en les réduisant au silence, puisque savoir rime avec pouvoir, toujours phallique, ce qui, soit dit en passant, sévit encore discrètement dans nos communautés.

Si la science libère les femmes de la dépendance des hommes, seront-elles encore si « arrangeantes » avec leur partenaire, comme le dit Lacan ? Jusqu'à où consentiront-elles à leur perversion polymorphe, puisque, comme nous le savons, la confrontation à l'énigme du désir de l'Autre est source d'angoisse, voire expérience traumatique ? Ou deviendront-elles encore plus ravagées quand elles se laisseront emporter par la passion ? C'est-à-dire « pas de limites aux concessions ¹⁰ » qu'elles font pour un homme, d'autant qu'il n'y aurait pas d'enfant impliqué pour les retenir du côté de l'objet phallique ?

Toutefois, si une femme peut procréer sans un homme, il n'en reste pas moins qu'elle peut choisir d'aimer un homme, accorder son corps à son fantasme, partager sa vie avec lui, et pourquoi pas le laisser « prendre soin paternel » auprès de ses enfants, s'il en a quelque affinité ?

Autant de questions qui laissent présager un changement dans le lien social mais aussi dans le lien amoureux. Certes, un délitement du couple traditionnel où l'inexistence du rapport sexuel sera d'emblée établi, c'est-à-dire laissant moins illusion de part et d'autre.

Femmes et hommes au XXI^e siècle

Sans doute cela changera-t-il également l'amour qui vient généralement pallier ce réel incontournable de la castration. Serait-ce cet amour plus digne et moins bavard dont Lacan a su nous faire signe ? « Un amour-estime pas incompatible avec l'amour-passion, ni non plus avec l'amour-goût », mais quand même l'amour majeur fondé sur ceci : « C'est qu'on la croit, qu'on la croit parce qu'on n'a jamais eu de preuve qu'elle ne soit pas absolument authentique ¹¹. »

L'évolution de nos sociétés avec ces nouveaux modes de procréation ne viendraient-ils pas mettre en évidence les dires de Lacan quand il

écrivait dans « L'étourdit » : « La jouissance qu'on a d'une femme la divise, lui faisant de sa solitude partenaire, tandis que l'union reste au seuil » ?

Ne s'agit-il pas d'une mise à l'épreuve des hommes qui désormais permettraient aux femmes de supporter cette solitude ? C'est-à-dire de l'authentifier comme Autre de son désir à toujours lui échapper, dans ce qui la dépasse elle-même, quand Lacan ajoute : « Car à quoi l'homme s'avouerait-il servir de mieux pour la femme dont il veut jouir, qu'à lui rendre cette jouissance sienne qui ne la fait pas toute à lui : d'en elle la re-susciter¹². » Si un homme re-suscite la solitude d'une femme notamment dans le plus grand élan amoureux, pourquoi ne pas ressusciter son désir à lui, sans l'amertume d'être confronté à ce réel ? C'est-à-dire de ne pouvoir la posséder toute et néanmoins l'identifier, la nommer de son désir le plus singulier, comme signe de son amour ?







N'en serait-il pas mieux aimé, celui qui sait reconnaître que sa partenaire reste inentamée par sa jouissance phallique, tel le pas de la gazelle qui ne laisse aucune trace sur le rocher, sans pour autant la mépriser du fait qu'elle restera quoi qu'il en soit l'Autre de son désir tout comme l'Autre pour elle-même, qu'elle le sache ou non d'ailleurs ?

Existe-t-il un amour possible au-delà de cette reconnaissance ? Un lien possible entre un homme et une femme à l'aube du XXI^e siècle où le patriarcat ne fait plus recette ?

Mots-clés : science, XXI^e siècle, père, les femmes, solitude, ségrégation.

* ↑ Texte remanié après une intervention aux Journées de l'EPFCL, en 2013, sur « Les pères au XXI^e siècle ».

1. ↑ S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles conférences*, Paris, PUF, 1932, p. 181.
2. ↑ J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 813.
3. ↑ J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, p. 22.
4. ↑ J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 15 avril 1975.
5. ↑ J. Lacan, « Notes sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.
6. ↑ C. Soler, *Ce qui reste de l'enfance*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2013, p. 132.

7.  J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », art. cit., p. 23.
8.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 465.
9.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, op. cit., p. 823.
10.  J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 63.
11.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 21 janvier 1975.
12.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 466.